

« Il faut tout repenser depuis zéro »

Entretien exclusif avec Rodrigo García

La Lettre : Quels souvenirs gardez-vous de Saint-Gervais en particulier et de Genève en général, vous qui venez régulièrement y présenter vos pièces ?

Rodrigo García : J'ai fait environ trente-cinq pièces en vingt-sept ans de travail. J'ai dû en présenter neuf à Saint-Gervais. Il me semble que c'est un privilège pour moi d'avoir été invité tant de fois. Mais de toutes manières, je ne fais pas de distinction, le moment de la création d'une œuvre transcende le lieu. Les créations se font en général dans des villes cultivées pour des gens cultivés. Tout est très clair. J'ai bien sûr ressenti des choses importantes en jouant au Congo ou dans d'autres pays en conflit, mais, même dans ces endroits, on sait bien que l'on ne travaille que pour les consommateurs de la culture et non pour la véritable société. Nous leur en sommes aussi reconnaissants.

Sur le plateau de *Daisy* cohabitent notamment des musiciens classiques et... des blattes. Le paradoxe est-il l'élément clé de votre théâtre ?

Chaque œuvre est le fruit de l'imagination et du hasard. Je ne fais pas d'œuvres à partir de concepts préétablis. Dans ce spectacle, c'est vrai qu'il y a beaucoup d'éléments et d'êtres vivants (des chiens, des cafards, des escargots, une tortue...). Pourtant, au final, je pense que j'ai construit un espace pour le langage, pour la littérature. Le vivant, c'est le langage.

***Daisy* a été décrit dans la presse française comme une pièce sombre, parcourue de « spleen ». On parle parfois de vous comme de quelqu'un qui aurait perdu la foi en l'homme. Et pourtant, le nouveau slogan du théâtre que vous dirigez depuis peu, à Montpellier, c'est « Humain trop humain ». Paradoxal, à nouveau ?**

Dans le texte de *Daisy*, il y a un moment-clé : « 24 janvier 1976, jusqu'à ce jour, je n'ai pas aimé vivre. » Les années passent et la même chose se répète. On comprend que cette personne n'aime pas vivre, et cependant les années passent, et cette personne a décidé de ne pas se

suicider. Je pense que l'existence est peu supportable et que chacun invente ses propres stratégies pour ce que j'appelle la « diminution quotidienne du déplaisir ». On fait ce que l'on peut pour souffrir le moins possible. Par exemple, prendre la direction d'un Centre national dramatique, comme je viens de le faire. Et l'appeler « Humain trop humain ». C'est une phrase très ambiguë et c'est pour cela qu'elle me plaît. Si quelqu'un met fin à ses jours, on pourra lui appliquer cette expression : « Il s'est suicidé... Il était trop humain. » Si quelqu'un aime la vie, on pourra aussi dire de lui qu'il est trop humain. Parce que pour moi, cette phrase de Nietzsche montre la fragilité de l'être humain.

Dans vos textes se côtoient les registres poétique et vulgaire. Les insultes ne sont pas rares. Quels sont, pour vous, les buts de ces contrastes extrêmes ?

Les mots vulgaires sont là pour montrer qu'une expression profonde ne doit pas forcément être solennelle. Le public s'approche d'une œuvre d'art de façon rigide, solennelle, idiote. Et les artistes, galeristes, commissaires d'exposition se comportent aussi avec les œuvres de manière stupide et artificielle. Ils séparent l'art des personnes.

La culture fait face à un problème : les consommateurs et le public. Si les œuvres pouvaient atteindre des personnes qui n'ont pas l'habitude de voir de l'art (les médecins, les chauffeurs de taxi, les physiciens... des gens qui ne vont jamais voir du théâtre expérimental), les dépenses publiques pour la culture prendraient alors tout leur sens.

Disons que si l'art continue à se transmettre uniquement dans un cercle élitiste (de créateurs à spécialistes ou vers un public averti, en passant par les commissaires d'exposition et les gestionnaires spécialisés), les œuvres d'art finiront par n'être que des mirages, elles resteront en marge de la société et leur impact politique ne transcendera rien. On gaspille de l'argent pour la culture uniquement pour que cette fiction appelée *culture* existe, mais au final, la culture est comme une maison vide, parce que personne ne la visite jamais. Je ne dis pas qu'il faille supprimer les budgets dédiés à la culture, bien au contraire, il faut les augmenter, tout repenser depuis zéro.

Saint-Gervais, novembre 2014